

ANNE-SOPHIE SUBILIA

# NEIGES INTÉRIEURES

*Préface d'Astrid de Larminat*

**ZOE**  

---

**Poche**

*Références des citations :*

*p. 61-62: extrait de Hippocrate, Des airs, des eaux et des lieux, traduit par Ch. V. Daremberg, Charpentier/Fortin, Paris, 1844, § 1 (disponible en ligne).*

*p. 76: extrait de Herman Melville, Moby Dick, traduit par A. Guerne, Phébus, Paris, 2005, p. 282.*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2022  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : © Benjamin Ruffieux, 2019

ISBN 978-2-88907-005-3

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

est confronté à ce paysage virginal, avec sa faune et sa flore abandonnées à elles-mêmes. On a l'impression que Dieu vient de s'absenter après l'avoir créé.

La narratrice observe leur groupe, la façon dont il interagit. Le capitaine est ombrageux, sarcastique. Il voudrait rendre ses équipiers plus autonomes, endurcis. Mais tenant à conserver l'ascendant qu'il a sur eux, il ne cesse de les rappeler à l'ordre. L'autre fille de l'équipage, C., est timide, attentionnée, gracieuse. Elle a besoin de se sentir aimée, mais tout ce qu'elle fait pour contenter les autres les exaspère. La narratrice elle-même est sur ses gardes. Pourquoi se sent-elle en rivalité avec C. et avec le capitaine ? Pourquoi n'arrive-t-elle pas à passer outre les apparences pour mieux les connaître ?

Que cherche-t-elle ? Elle se scrute. « Si je regarde au-dedans, comme mon cahier invite à le faire, je prends peur de moi-même. » Son introspection est sans complaisance. Comme un examen de conscience, une confession générale. Elle ne se donne aucune circonstance atténuante. Lorsqu'elle a trop froid, elle se réchauffe en répétant trois prénoms, Diana, Martha, Vania. Un jour, elle ouvre une lucarne sur son passé : Vania avait 5 ans lorsqu'elle en avait 10, dans le foyer d'orphelins où ils ont grandi. Elle l'avait pris sous sa protection. Pour lui, elle devait être forte. On n'en saura pas plus. Mais on comprend que le huis clos du bateau lui rappelle celui du foyer.





Maintenant c'est devenu une habitude.

Quand je cours je reprends une sorte de pouvoir. C'est sans doute une chose de civilisation.

C'était la deuxième ou troisième fois qu'on nous déposait à terre. On s'était éparpillés pour faire nos besoins. À voir les visages quand on s'est retrouvés, on pouvait tout de suite lire qui avait pu se soulager et qui non. J'étais du premier groupe. Mon sourire devait paraître agaçant pour les camarades qui avaient encore mal au ventre.

Je me suis mise à courir dès le début. En partie à cause du type de sol.

Cette mousse, je n'en ai pas l'habitude, elle donne envie de se propulser. Les pistes, il n'y en avait aucune. Bien sûr, pas de sentier. C'est d'ailleurs perturbant.

J'ai fait le tour d'un lac avant de monter vers un amas de roches. J'étais prudente, un accident serait problématique. Arrivée sur la crête, le paysage s'est ouvert, dominant plusieurs vallées.

J'ai pris conscience de l'immensité et d'un certain miracle. Au loin, au fond du fjord, un glacier gris tombait dans la mer. J'ai dit *merde que c'est beau* juste

Il faut aimer ça sinon on est foutus. Alors courir est utile. Si je reste immobile, il se peut que je me retrouve ensevelie sous tout ce qui provient des autres. On vit les uns sur les autres comme dans une navette spatiale. Et le paradoxe, c'est cette immensité dans laquelle nous flottons.

Au début je ne parvenais plus à entendre mes pensées. Ma tête était prise d'assaut par les camarades les plus bavards. C. est de caractère timide et effacé, c'est celle qui parle le moins et prend le moins de place. Nous cherchons constamment l'équilibre collectif. Parfois le paysage passe au second plan. La vie à bord prend le dessus et on doit régler ce quotidien pour assurer notre avancée.

**Cabane I** J'écris tout simple.

Pas la force de faire mieux pour le moment.

On vient de me déposer.

Les autres restent sur le bateau.

Le soir est en train de venir, je ne ferai pas long, juste le temps de l'inventaire.

C'est une cabane de chasse peinte en vert olive, sur des pilotis, à environ 30 mètres du rivage.

laissent. Qu'ils se trouvent mieux sans moi.

Je sais avec ma tête qu'ils n'oseraient jamais. Alors pourquoi la peur ne s'en va pas ?

C'est ça quand je dis que ce voyage nous expose tout le temps à nous-mêmes.

Je guette à la fenêtre. La mer est encore calme, mais la lumière commence à baisser. Je veux m'assurer que le bateau est encore là et qu'il est animé. C'est le cas, ils ont même fait du feu à bord, j'aperçois la fumée. Je réalise qu'il fait froid et que ma main a de plus en plus de mal à écrire.

Ils sont venus me chercher juste avant la nuit. Les silhouettes des montagnes étaient devenues plus sombres que tout le reste.

J'ai caché mes mains sous les manches. Pour cette question du froid on s'est juré qu'on veillerait les uns sur les autres et que si l'un de nous décelait une engelure, il devrait le signaler tout de suite.

Enduire tout à l'heure mes doigts et mes orteils de gaulthérie.

main gantée de daim qu'elle avait posée sur la carte.

« And nunataks... » Les pitons rocheux. Cette hôtesse du centre culturel me plut immédiatement. Je l'adoptai comme notre ambassadrice. Elle a fait quelques pas en arrière en nous laissant son odeur de musc. Figure des toutes premières heures.  
Rencontre éphémère.

T. lance les paris sur le temps qu'il reste à la calotte.

Il compare la relique blanche à une vieille dame fortunée et mourante. Les héritiers n'attendent qu'une chose.

C. le gronde. Elle prend son visage de poupon sérieux. Elle dit que d'autres glaciations suivront. Sa bouche se referme en une moue. On attend qu'elle reprenne la parole, mais elle se tait.

Et puisqu'on est dimanche, elle sort six petites boules de pain au sucre qu'elle a faites pour nous. Une tradition dans sa famille.

**Dimen-  
sions**

Maintenant que nous y sommes, je ris de nous. On dirait la terre avant l'arrivée des humains. S. a raison, c'est trop grand pour quiconque, ça donne envie

que c'est dans nos moments de somnolence que nous sommes les plus lucides, les plus humbles. En tout cas c'est ce que je sens quand j'ai le temps de regarder le visage assoupi de N. et le mouvement sous ses paupières.

Ce qui nous relie tous les quatre, c'est l'architecture et le paysagisme.

Ces 40 jours doivent nous servir. On s'inspire pour plus tard.

Ce sera d'autant plus vrai si on nous confie le mandat de la nouvelle cité alpine.

La voile, je m'en passerais.

J'aurais préféré qu'on séjourne dans un lieu habité et rayonne à partir de là. Les camarades m'ont convaincue et rassurée. N., le plus marin de nous, pense que le cabotage nous apprend à regarder le paysage du littoral selon une double perspective, du dehors et du dedans. Tantôt on l'embrasse, tantôt c'est lui qui nous embrasse. Et puis quelle approche plus naturelle pour une île ?

Pour capitaine, on a choisi Z. sans le connaître, qui a choisi T. en le connaissant.

Dire que quand on sera arrivés à la petite ville du bout dont j'ai oublié le nom (Nouvelle Thulé?), une heure

avoir fait toutes sortes de rêves, sans se réveiller une seule fois.

Deuxièmement, le rendez-vous.

Z. et T. nous attendaient à la sortie de l'aéroport. Une main dans la poche et l'autre libre pour fumer. Deux hommes en pantalons de chantier. L'un blond viking et robuste, l'autre petit, brun, sec, et plus vieux. Ce ne pouvait être que lui, Z., le capitaine.

J'avais le trac.

Jamais je n'étais montée sur un voilier pour y dormir, j'avais pris une fois le traversier.

Z. m'a donné l'accolade comme si on s'était déjà rencontrés. Il nous a présenté T., son «second». Ils étaient arrivés l'avant-veille. Leur navigation depuis Anvers s'était bien passée, 29 jours sans escale.

À C., je me souviens, il n'a fait qu'une simple bise sans la regarder, pendant qu'il nous parlait. Elle s'est montrée subitement chagrine, elle qui venait de babiller en caressant un husky.

On a rejoint à pied le port industriel. Les maisons en bois s'écartaient devant l'image de ce qui nous attendait: la mer de Baffin.

Grise, venteuse, illuminée par les convois des glaces.

écoute et regarde une œuvre. On va en être arrachés vite. Le vent nous éloigne, nous ne faisons que passer, dernier morceau, dernier angle, le bateau emporte l'expérience tandis que le bloc reste temporairement où il se trouve. On l'a regardé diminuer, s'imbriquer dans les pentes de cailloux comme une dent en or dans la bouche d'un riche.

**Mousse** Z. est capable de naviguer en solitaire, mais il nous met à contribution pour les manœuvres, il a raison. J'ai encore moins de notions que les autres. Quand on prononce le mot *corde*, c'est dix pompes sinon ça porte malheur. Il n'y va pas de main morte. Il éduque nos gestes pour qu'on devienne meilleurs. Sa barbe inégale lui confère une parenté avec certains aventuriers et marginaux. Cette barbe est un blason d'indépendance. Elle dit: là est un homme qui se connaît, qui priorise, qui met son être au service d'une passion.

Il a un corps passe-partout. Il grimpe sur la bôme en moins de deux pour dégager une voile coincée. La plupart du temps, il termine les manœuvres à notre place, sinon on y serait encore.

est terre, qu'est-ce qui est mer sur ce long littoral déchiqueté en des milliers de fjords et d'archipels? Ces images m'oppressent un peu, mais m'enivrent surtout. Je me perds longtemps dans des contours formant des îles qui n'en sont pas, parmi des îles qui en sont. Ces cartes sont comme scellées, elles attisent la volonté d'entrer.

Rêverie interrompue.

Z. pousse la porte de la timonerie et me lance un coup d'œil. « Tu peux rester. »

C'est dit comme une permission, une fleur qu'il me ferait. Je voudrais lui mordre la main.

« Si jamais, tout ce qui est en blanc, c'est de la mer. » Il attrape ses jumelles dans le filet des instruments.

Et en bleu clair? Mais Z. a déjà repris la barre, il n'écoute pas, du moins, il ne me répond pas.

Je hausse les épaules, résolue à m'instruire seule.

Au repas, le capitaine dit qu'une carte marine est un livre ouvert, pas une carte aux trésors. Aucun secret. C'est un espace plane que le cerveau doit mettre en relief à partir de chiffres

On a dressé la tente d'hiver et préparé un feu avec d'abord rien que des buissons.

Les camarades se sont accroupis avec moi au bord de la mer.

Nous avons lavé nos visages et nos bras au savon.

Un immense soulagement m'a envahie.

Il faudra approfondir cette sensation des deux là-bas, Z. et T. sur *Artémis*, pendant que nous sommes enfin entre nous, les quatre autres.

Nous avons notre tente, ce feu, du riz au lait cuit avec un bâton de cannelle. N. et C. se sont mis comme des animaux, rejoints par moi et S. qui avait trouvé une grosse poutre à brûler et qui nous a raconté une histoire dénichée dans le coffre à livres du capitaine. « C'était une île insituable, au nord du Nord... Il faut s'imaginer la terre promise, le grand séjour des bienheureux, où le dieu Apollon allait se ressourcer, emmené par ses cygnes sauvages... Cela se passait par-delà les souffles froids du vent Borée, avant les premières glaciations, avant nous tous... La civilisation-mère. Les hommes là-bas vivaient en immortels, ils décidaient eux-mêmes de la fin de leurs jours, et le soleil brillait sans fin. »